

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Cannabis, tisanes et robes paysannes
Nouvelles Impressions de Jocelyne Boisvert / *La Symphonie déconcertante* de Jean-Marc Fournier

Gilles Cossette

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1985). Review of [Cannabis, tisanes et robes paysannes : *Nouvelles Impressions* de Jocelyne Boisvert / *La Symphonie déconcertante* de Jean-Marc Fournier]. *Lettres québécoises*, (37), 33–35.

Cannabis, tisanes et robes paysannes



par
Gilles Cossette

Nouvelles Impressions

de Jocelyne Boisvert
(Éd. Rebelle)

La Symphonie déconcertante

de Jean-Marc Fournier
(Éditek)

Coin Jeanne-Mance et Prince-Arthur.

Il me demande si ce coin me rappelle quelque chose. Je réponds: «J'y songeais».

Jocelyne Boisvert. Nouvelles Impressions.

Le hasard fait que deux recueils parus récemment présentent des personnages contemporains, jeunes, encore très nettement influencés par la philosophie et le style de vie de la jeunesse contestataire des années 60: *Nouvelles Impressions*, de Jocelyne Boisvert, et *La symphonie déconcertante* de Jean-Marc Cormier.

Nouvelles Impressions, de Nicole Boisvert, contient surtout des portraits de jeunes Montréalaises libérées. Elles se ressemblent beaucoup. C'est la même, dirait-on, qu'on retrouve d'un texte à l'autre, sous des noms différents. Comme la Lucie de *Am I blue for your?*, elles pourraient probablement toutes dire:

Moi? Je continue à croire qu'y faut exiger l'impossible. Comme en mai 68 — je le sais qu'ils l'ont eu sur la gueule ensuite. Mais moi malgré tout, je continue à croire que. (p. 50)

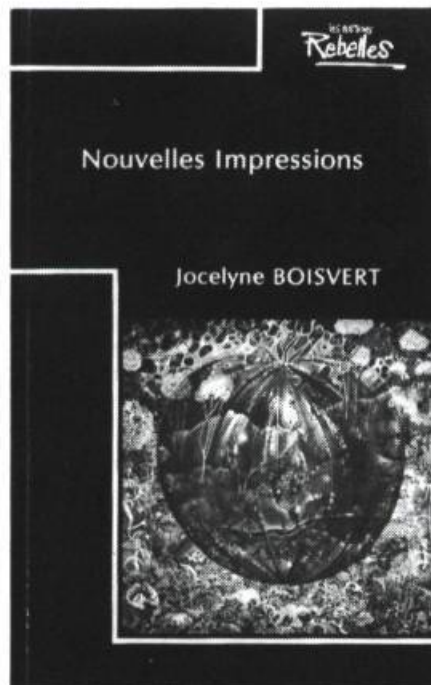
L'héroïne-type de *Nouvelles Impressions* croit à la révolution, «pis la révolution sexuelle avec»; elle a des convictions politiques et participe à des «manifs»; elle achète de préférence du café cubain, «par principe». Ses goûts sont inextricablement liés à ses idées, et ses idées, à la mode. Elle boit de la tisane, mais du vin, aussi, et parfois au point de se saouler et de se retrouver au petit matin dans les bras d'un bel inconnu. Elle

est folle de Bach, mais écoute aussi Joan Baez, Miles Davis et Bob Dylan (surtout *Everybody must get stoned*); quand elle en a plein le dos, elle s'enferme pendant trois mois avec trois livres de mari. Avec les hommes, elle ne manque pas de sens critique (ils sont collants, infantiles, égocentriques); il lui arrive de plaquer un amant pour partir avec «une femme magnifique» pour qui elle éprouve une «at-

tirance vertigineuse»; mais elle ne souffre pas de misandrie et se livre volontiers aux délices de la fellation, ce qu'elle raconte aussi ingénument que les plus banales scènes de baiser. L'amour est la principale de ses préoccupations. Il y a toujours, dans sa vie, quelque rendez-vous, un téléphone promis ou attendu, une lettre d'amour en chantier, des aveux, des déclarations, des ruptures, des réconciliations, des scènes attendrissantes au petit déjeuner et d'autres, torrides, quelquefois longuement décrites, comme dans *Érotica*, ce qui donne ceci, par exemple:

Cette montée de la jouissance est affolante, presque insupportable. La femme ancre l'homme en elle, par le sexe touche la racine du sexe. Elle le pénètre au ralenti, trois fois elle l'induit en elle. Cette lenteur est atroce. Il va crier de cette douleur excessive de jouir par elle. (p. 73)

Pour l'héroïne-type de *Nouvelles Impressions*, l'amour et l'écriture sont intimement liés. Dans *Comment vas-tu mon amour?*, la narratrice prétend que tout ce qu'elle dit fait partie d'un long discours amoureux: «J'écris une longue lettre d'amour recommencée dans tous les mots qui me franchissent sans m'affranchir». L'héroïne de *Frontières*, qui est écrivain, affirme pour sa part qu'elle a toujours l'impression d'écrire une lettre in-



terminable, toujours la même, quoi qu'elle écrive...».

Cette obsession de l'écriture finit malheureusement par gêner le lecteur. Le recueil de Jocelyne Boisvert, à cet égard, suit une courbe descendante. Les premiers textes sont faciles à lire, charmants, réjouissants; avec une belle simplicité, de l'humour et de la finesse, l'auteur raconte de petites histoires dont la saveur est délicate, elle esquisse des portraits pleins de vie, évoque des atmosphères. Puis, à mesure que les textes deviennent plus ambitieux, plus «écrits» (et c'est dans cet ordre qu'ils se succèdent), la lecture devient de plus en plus laborieuse. Les mots et les images se dilatent, éclatent. Ne se contentant plus de servir, ils prolifèrent et finissent par faire obstruction; le courant, entre l'auteur et le lecteur, passe de plus en plus difficilement. *Érotica*, par exemple, est gâché par une emphase et un maniérisme qui rendent loufoque ce qui devrait être troublant. Quand une scène de copulation est décrite comme s'il s'agissait de la Genèse ou de l'Apocalypse, certains détails triviaux, à propos du déshabillage, par exemple, paraissent saugrenus. Surtout quand la femme est en pantalon.

Dans le texte intitulé *Le premier rôle*, l'auteur raconte un «trip», plein de moments fulgurants. Le lecteur sent qu'il devra se passer de cohérence, et, à plus forte raison, de réalisme. Le dernier texte, tout à fait éclaté, est pratiquement illisible. Le lecteur ne sait plus à quoi se raccrocher, il s'enfonce dans les sables mouvants d'un banal délire poétique conforme aux bonnes vieilles recettes: le plus de mots possible, le moins de sens possible, une succession d'images gratuites, de parallèles irrationnels dont on ne voit pas venir la fin; bref, la loterie automatisée. Voulez-vous jouer? Essayez pour voir: si quelque déclic se produit, quelque événement magique, dites-moi pourquoi et comment:

La ligne s'étire jusqu'au niveau visage. Le climat est tempéré. Les voix sont espagnoles et l'ardeur m'emprisonne feuille morte dans la rigole au puisard. Des pas comme des battements et des bateaux ancrés dans l'ivresse du détour. Paris dans deux jours par vol ou par ravissement. Frigidité du reste: ça tourne court vêtue sur le bord de la mer et ça finit tous les jours à cause du reflet de lune sur

la carlingue. Requitter l'Amérique piège à poules bien arrondies. Quitter des rues, des noms de villages et des cours d'eau. (p. 92)

La symphonie déconcertante, un recueil de Jean-Marc Cormier, paru aux éditions EDITEQ, comprend six nouvelles dont l'éditeur dit qu'elles «témoignent à leur manière du mal de vivre de toute une génération, ceux et celles qui ont eu vingt ans en 1968». Marie-Madeleine, l'héroïne de *L'illusionnisme*, lutte comme elle peut contre le mal de vivre. La nouvelle commence ainsi:

Marie-Madeleine était stone depuis plus de trois mois. Gelée dure jusqu'aux oreilles depuis qu'elle avait quitté le domicile paternel sur un coup de tête. (p. 19)

Après avoir été violée par «Popeye, un chum à Gerry», sous l'oeil indifférent de ce dernier, un «gars de bicyclette» qui était pourtant l'amant de la belle, Madeleine échoue dans un appartement de la rue de l'Esplanade, chez May Be, «une freak un peu nymphomane». May Be et son ami Merlin, le pseudo-philosophe qui cite toujours Khalil Gibran, présentent à Marie-Madeleine un «beau grand cave» nommé Roger, plongeur musclé et à peine majeur dont elle s'éprend aussitôt. Un jour, ils se retrouvent dans les Cantons de l'Est, à la petite ferme des gars du Free Jazz Band, avec toute une faune poilue et barbue. Il y a des motos, des vieilles «minounes», du «pot», du «H», de la mescaline, de l'acide, des guitares électriques, des «drums» et des saxophones.



Jean-Marc Cormier

Tout ce beau monde rappelle trop à Marie-Madeleine l'horrible Popeye qui l'a violée. Elle s'éloigne de la ferme et va se promener dans les champs pendant que s'estompe l'effet des huit joints qu'elle vient de fumer. Elle sent naître en elle une grande soif de pureté.

Elle marchait seule d'un pas de petite fille, un pas depuis longtemps oublié par tout son corps, une marguerite à la main droite, un large pli de sa longue jupe fripée dans la main gauche. (p. 25)

Un peu plus tard, elle voit arriver May Be, Merlin et le beau grand cave. Merlin lui donne quelques petites pilules, «du bon stock»; elle se les met d'abord dans la bouche, puis essaie, en vain, de les recracher. De fil en aiguille, elle se retrouve nue dans les bras du beau grand cave, nu lui aussi et qui la pénètre vaillamment. Marie-Madeleine, ravie, «la conscience d'être en contact direct avec Dieu», garde les yeux fermés pour mieux en profiter. Lorsqu'elle les rouvre, elle «freake bein raide»: Merlin est en train de sodomiser le beau grand cave, qu'elle croyait posséder entièrement. Marie-Madeleine se met alors à hurler, ce qui met fin à l'orgie. L'amante offensée se retrouve à l'hôpital psychiatrique, où elle accouchera, plusieurs mois plus tard, d'un beau gros garçon. Elle finira par s'immoler par le feu, Place Jacques Cartier, un samedi soir, en hurlant à la foule: «Vous avez tué la beauté du monde!»

Cette nouvelle est féroce. Elle est amère, aussi. La pauvre Marie-Madeleine est l'image de l'innocence brisée, tout comme l'héroïne de *Bachelor*, trompée par un amant cynique, et comme la Christine Forestier de *l'Antiphonaire*, droguée puis violée par un pharmacien californien. Leur histoire est celle d'un choc culturel et d'une dégradation.

L'illusionnisme est drôle dans la mesure où il s'agit d'une nouvelle satirique, mais elle est pathétique, surtout; quant aux autres textes de *la Symphonie déconcertante*, ils sont tout à fait sinistres. Jean-Marc Cormier ne veut pas distraire, flatter ou envoûter le lecteur: son recueil est un bouquet de chardons qu'il lui jette au visage. Il l'agresse. Il crie sa révolte, son amertume, il est plein de fiel. Ses ancêtres littéraires doivent être Lautréamont, Rimbaud, Céline. Cormier s'ingénie à déplaire, systématiquement, à

prendre le lecteur à rebrousse-poil: personnages antipathiques, histoires misérabilistes, cauchemardeuses, visions apocalyptiques, situations scabreuses, scatologie, vulgarité, violence, récit incohérent, style ostensiblement disgracieux. Il atteint son but, la lecture de *la Symphonie déconcertante* est prodigieusement irritante, et en particulier quand l'auteur entreprend de rendre un «bad trip», comme dans *Le navet bleu*. Cela donne un délire fragmenté, entrecoupé de manchettes effrayantes des journaux à sensation, annonçant les crimes les plus odieux.

Dans la dernière nouvelle, intitulée *la Symphonie déconcertante*, le héros, un jeune écrivain montréalais, est télépathe. Son monologue est parfois le sien propre, parfois celui des êtres dont il capte la pensée: une femme peintre, un enfant, des membres de la mafia montréalaise; là encore, le texte est remarquablement incohérent, avec toutes ces voix plus ou moins délirantes qui se chevauchent et se brouillent les unes les autres. Fait à noter, ce jeune écrivain expérimente «la recherche littéraire combinée à un usage intensif de certaines drogues psychédéliques». Or Cormier, à quelques reprises, attire l'attention sur les initiales J. A. R. pour *Joseph A. Robert* (dédicataire du recueil et personnage de l'une des nouvelles) et pour *Joseph Arthur Rimbaud*. Ce détail a peut-être quelque chose à voir avec les initiales du titre de cette nouvelle et de tout le recueil: *La Symphonie Déconcertante*. □

SF et Fantastique

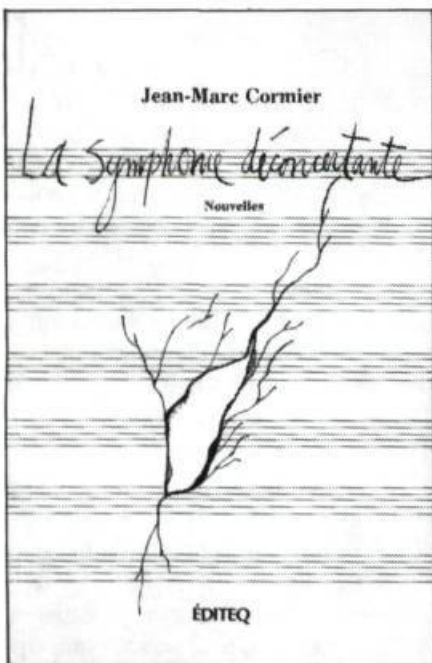


par Michel Lord

Les interfaces de l'imaginaire

Les amateurs de science-fiction ont déjà eu l'occasion de lire une bonne partie des nouvelles publiées dans les récents recueils d'Élisabeth Vonarburg¹ et de Jean-Pierre April². La quasi totalité d'entre elles a en effet paru dans diverses revues de science-fiction québécoises ou européennes ou même dans d'autres recueils, comme c'est le cas pour *Janus*³. Chacun de ces récents ouvrages relève d'ailleurs avec exactitude ces détails bibliographiques. En revanche, l'anthologie intitulée *Espaces imaginaires II*⁴ rassemble des nouvelles entièrement inédites. Il s'agit donc davantage d'un collectif. Quoiqu'il en soit, voilà encore, comme l'an passé à pareille date, une autre avalanche de textes qui arrivent, ou

qui reviennent sous une autre forme éditoriale, à point nommé dans notre paysage littéraire car autrement, n'eut été de la publication de ces ouvrages, l'année 1984 aurait paru presque insignifiante dans les sphères du fantastique et de la science-fiction, hormis évidemment le très beau roman fantastique de Marie José Thériault⁵. Il faut ajouter à cette production quelques autres ouvrages⁶ dont je ne pourrai parler qu'en 1985 si j'en ai l'espace, le temps et le privilège. On ne peut malheureusement pas traiter de tout en quatre articles par année. Je me contenterai d'ailleurs assez modestement ici de faire quelques commentaires sur les deux premiers recueils que j'ai cités.



Janus d'Élisabeth Vonarburg

Il y a chez Élisabeth Vonarburg plusieurs réalités. Elles n'ont d'ailleurs rien à voir avec ce que l'on entend généralement par ce terme dans la vie courante. Il serait juste de parler, un peu dans le même sens que Bachelard de «réels», c'est-à-dire de réalités construites à partir de certains choix que nous opérons dans les possibles qui s'offrent à notre (ap)préhension pour notre (com)préhension du monde. Ainsi, un premier réel nous construit en essayant de nous dicter une conduite et un second

réel nous est offert, grâce à l'imagination entre autres, pour construire notre propre univers en contraste ou en harmonie avec le premier réel. C'est essentiellement la dialectique du devoir et du savoir. Élisabeth Vonarburg imagine dans son dernier recueil des situations dramatiques où ces diverses couches du réel se rencontrent, s'affrontent et ultimement semblent s'accorder ou tendre vers une certaine forme de relation d'harmonie et d'apaisement (*temporaire?*) avec le monde qui est donné pour réel dans le